

LA PEUR D'AIMER. LE DÉNI DE SOI DANS LES RELATIONS

Jean Knox

Les Cahiers jungiens de psychanalyse | « Cahiers jungiens de psychanalyse »

2009/3 N° 130 | pages 63 à 84

ISSN 0984-8207

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2009-3-page-63.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Les Cahiers jungiens de psychanalyse.

© Les Cahiers jungiens de psychanalyse. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La peur d'aimer. Le déni de soi dans les relations

Jean Knox* - Oxford¹

« Thomas comprit alors que les métaphores sont une chose dangereuse. On ne badine pas avec les métaphores. L'amour peut naître d'une seule métaphore². »

Introduction

Dans la mythologie grecque, la curiosité de Pandore la pousse à ouvrir la boîte que les dieux lui ont donnée et dans laquelle chacun a déposé quelque chose de maléfique pour l'humanité. À peine a-t-elle entrouvert la boîte que son contenu fatal s'en échappe, mais elle parvient à rabattre le couvercle à temps pour empêcher l'Espérance de se sauver. Dans notre esprit, ce mythe est surtout associé à la nature persistante de l'espoir. Il renferme pourtant un autre message : c'est par la curiosité de Pandore, par son désir de trouver par elle-même ce que contient la boîte – au lieu d'obéir aux dieux –, que survient le désastre.

Le danger inhérent à la volonté de devenir un sujet à part entière, d'explorer et de comprendre le monde par soi-même plutôt que d'être soumis à des parents quasi divins dont les désirs sont des ordres, est un thème récurrent dans la religion et la mythologie. Quand Ève cueille la pomme de l'Arbre de la Connaissance, le désir de connaître les choses par elle-même, d'avoir un libre arbitre, est un péché impardonnable pour lequel le genre humain est banni à tout jamais du jardin d'Éden. Cette histoire véhicule la terreur ressentie par l'enfant face à la menace de se voir exclu du paradis de l'amour parental. Prométhée vole le feu aux dieux pour le donner au genre humain, et son audacieuse tentative d'offrir ainsi aux hommes le contrôle sur leur environnement est brutalement punie par une torture sans fin : jour après jour, ses entrailles sont dévorées. Cette histoire peut illustrer le vécu de l'enfant en tant qu'objet passif des sempiternelles – et sadiques – intrusions parentales, qui viennent saper le noyau de son *self*.

* J. Knox est psychanalyste, membre de la SAP et de la BAP.

1. Cet article a fait l'objet d'une première publication dans le *Journal of Analytical Psychology*, vol. 52, n° 5, 2007.

2. M. Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'être* (trad. F. Kérel), Paris, Gallimard, 1984, p. 18.

Ces récits sont porteurs d'un message selon lequel la lutte visant à devenir un humain indépendant, notamment à développer un sentiment d'agencement de soi³, risque de déclencher des représailles catastrophiques de la part de parents incapables de se relier à leurs enfants en tant qu'êtres séparés, indépendants et autonomes. Ce sont des parents que leur propre échec face à l'individuation, ou, selon la théorie de l'attachement, à élaborer un sentiment d'identité stable, rend dépendants de la réaction des autres – y compris celle de leur propre enfant – pour maintenir un sentiment d'identité⁴. Kohut⁵ parle de lien aux autres en tant que « soi-objets » : « Le contrôle qu'il semble alors possible d'exercer sur ces objets (perçus comme soi-objets) se rapproche davantage du contrôle qu'un adulte s'attend à exercer sur son propre corps et son esprit que de celui qu'il se croit capable d'exercer sur les autres. » Kohut poursuit en décrivant l'effet produit sur la personne considérée comme un « soi-objet » : « L'objet d'un pareil "amour" narcissique peut se sentir opprimé et réduit en esclavage par les exigences du sujet. »

Cela dit, Kohut ne rend pas vraiment compte de toute l'importance que peut avoir le fait de se trouver « récipiendaire » de pareille projection de « soi-objet » ni de l'impact grave et préjudiciable sur le développement psychique de l'enfant. Dans la relation de « parentalité inversée » qui émerge alors, l'enfant croit inconsciemment qu'il est de son devoir de contenir les angoisses de ses parents et de pourvoir à leurs besoins. Ces parents-là perçoivent toute différence, toute indépendance comme un rejet. L'enfant apprend qu'il ne doit pas avoir d'avis propre, que ses pensées, ses besoins, ses émotions et ses désirs sont si dangereux pour ses parents que son sentiment d'identité naissante doit être éliminé, et qu'il doit toujours être exactement accordé aux désirs de ses parents. C'est le processus d'individuation lui-même que ce genre de parents ressentent comme une menace et qu'ils cherchent à détruire.

Dans cet article, je mettrai l'accent sur le fait que cette exigence vis-à-vis d'un enfant de rester totalement accordé à ses parents, qu'elle soit consciente ou inconsciente, inhibe profondément le développement de son indépendance ainsi que de son agencement personnel. Les parents qui redoutent l'autonomie grandissante de leur enfant attaquent et sapent tout processus de dé-intégration, car il participe de l'individuation qui fera de l'enfant un adulte mature, ayant une autonomie et une identité propres. C'est ainsi que la curiosité, l'appétit, le désir, l'amour ou la haine de l'enfant sont minés, attaqués ou

3. Jean Knox décrit la *self-agency*, que nous traduisons par « agencement de soi », comme le développement des phases décisives dans la constitution et le déploiement du *self*. Il s'agit d'être et de se sentir sujet et acteur de soi-même. Nous conserverons ailleurs le terme anglais *self*, fortement connoté du côté de l'identité et de la représentation de soi ; ceci, entre autres, afin de le distinguer du *soi* au sens jungien.

4. P. Fonagy, « Thinking about thinking : Some clinical and theoretical considerations in the treatment of the borderline patient », *International Journal of Psychoanalysis*, 1991, 72, 4, 639-656.

5. H. Kohut, *Le Soi*, Paris, PUF, 1974, p. 34 et 40.

invalidés, de manière parfois subtile, mais dévastatrice. En fin de compte, l'enfant finit par ressentir comme tout aussi dangereux le fait d'aimer que d'être aimé. Être aimé revient à être un soi-objet pour ses parents, ce qui conduit à la perte de toute identité séparée. Aimer semble une chose trop dangereuse, car c'est une revendication perçue comme une menace par des parents dont les besoins propres doivent toujours avoir la priorité.

Je me concentrerai ici sur les manifestations les plus extrêmes de cette dynamique relationnelle, mais la chose apparaît d'ordinaire sous des formes moins dramatiques. J'ai eu l'occasion d'observer dans un supermarché près de chez moi la scène suivante, entre un père et son enfant. Elle illustre bien notre propos. L'enfant, une petite fille de 8 ou 9 ans, scanne les articles achetés⁶. Le père, manifestement impatient et irrité, ne lui laisse pas le temps de comprendre comment faire. Elle se saisit alors timidement, un à un, des objets dans le panier, tandis que lui dit d'un ton agacé : « Fais bien attention à ce que tu fais ! », et il soupire haut et fort tandis qu'elle essaye d'activer le scanner. La machine fait une mauvaise lecture, et le père s'empresse, triomphant, de disputer l'enfant en disant : « Tu as vu ce que tu as fait !? », alors que l'erreur, manifestement technique, ne lui était nullement imputable. La petite hésite de plus en plus au fur et à mesure qu'elle prend les objets et son langage corporel reflète à quel point elle doute d'elle-même. À chaque fois, elle tâtonne et jette des regards anxieux à son père. Celui-ci réagit par des remarques du genre : « Essaie de ne pas te tromper, cette fois ! » et : « Ce que tu peux être lente, on ne va pas y passer la journée ! » Finalement, exaspéré, il se charge lui-même de la tâche. Il s'attendait très certainement à ce qu'elle échoue, et j'avais l'impression qu'il avait besoin de saper les efforts que faisait l'enfant pour explorer le monde de manière autonome. Pire : il s'agissait peut-être là de détruire sa confiance en elle et dans son propre jugement.

Je ne dis pas que des manifestations occasionnelles de ce genre d'insensibilité témoignent systématiquement d'une agression envieuse et inconsciente de l'agencement de soi chez l'enfant. Mais je suis de l'avis d'un certain nombre d'auteurs qui ont établi que, si un tel schéma se répète régulièrement, c'est là le signe évident d'une intention destructrice⁷. Dans ce genre de situation, l'enfant en vient à croire qu'il ne mérite d'être aimé qu'à condition d'être parfaitement accordé à son ou ses parents. Il lui faut faire le sacrifice masochiste de soi pour protéger son géniteur dont les besoins sont perçus comme primordiaux. L'enfant se retrouve alors face à un dilemme impossible : pour mériter d'être aimé et pour être aimé, il doit cesser d'exister à ses propres yeux et ainsi détruire

6. *N.d.T.* – Le système des caisses automatiques sans caissière (type Auchan) permet aux clients de scanner eux-mêmes les articles achetés avant de payer par CB.

7. M. Khan, « Le concept de traumatisme cumulatif », *Le Soi caché*, Paris, Gallimard, 1976 ; A. Miller, *Le Drame de l'enfant doué*, Paris, PUF, 1976.

tout ce qu'il y a de vivant en lui. Cette lutte permanente contre le processus d'individuation devient une sorte de torture qu'il s'inflige à lui-même. Par ailleurs, le fait de se percevoir comme une personne à part entière, avec une conscience de soi, et d'être apte à faire ses propres choix, comporte le risque de violentes représailles. C'est ce que découvre Cordélia lorsqu'elle se hasarde à ne pas dire exactement ce que son père, le roi Lear, attend d'elle. Une telle impasse finit par plonger l'enfant dans un état de désespoir. La fermeture totale du système d'attachement sur lui-même apparaît alors comme le seul moyen de survie. Aucune relation ne semble jamais assez sûre, car elle risquerait de déboucher sur des sentiments d'amour. Voilà qui est à la base de la peur d'aimer. Aimer, cela veut dire exister, vouloir que l'autre reconnaisse votre existence indépendante et qu'il y réponde. Mais si ceux que l'on aime craignent, voire haïssent toute indépendance psychique dont ils n'auraient pas le contrôle, une terreur de la relation et de l'amour semble être la seule issue, terreur maintenue par des processus de dissociation. Toute libido, toute intensité émotionnelle est évitée. C'est là une défense contre la relation à un objet d'amour perçu comme destructeur de son propre processus d'individuation.

Ce genre de réaction n'est pas forcément la conséquence d'un violent traumatisme qui viendrait anéantir les capacités de l'esprit humain à intégrer les affects. Il s'agit plutôt d'expériences quotidiennes dont le caractère douloureux est moins évident et dont la nocivité se situe dans le message qu'elles transmettent à l'enfant, à savoir que son aptitude à l'autonomie et à l'agencement de soi constitue une menace pour ses parents. Ceux-ci, dont la seule relation à autrui se fait sur le mode du soi-objet, sont incapables de supporter l'idée qu'il faille reconnaître les besoins émotionnels de leur enfant, pas plus qu'ils ne peuvent répondre à l'amour de cet enfant d'une manière susceptible de favoriser l'individuation et l'agencement de soi.

Winnicott a décrit⁸ ce type de situation comme une forme d'empiétement parental qui mène l'enfant à développer un « faux *self* » afin de protéger le « vrai *self* ». Mais le fait d'utiliser le concept de *self* en tant que structure psychique pose question. Kohut, Winnicott, Jung et Fordham ont chacun une définition différente du *self*, de sorte que l'intégration des différents modèles dudit *self* prêle à confusion. J'ai évoqué ailleurs⁹ la possibilité de surmonter ces incompatibilités théoriques en considérant nos modèles de l'esprit en termes de processus plutôt que de structures psychiques. En m'efforçant, dans cet article, de comprendre le matériau clinique, je le décris en tant que *processus* actif et continu de l'agencement de soi et de ce qui peut l'inhiber, plutôt que du *self* en tant que structure psychique.

8. D. Winnicott, « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self », *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1970.

9. J. Knox, « Who owns the unconscious ? Or why psychoanalysts need to "own" Jung », *Who owns the Unconscious ?*, London, Éd. Casement, Karnac Books, 2007.

Une autre différence dans la formulation du vrai et du faux *self* porte sur l'attaque interne et active de l'agencement de soi. Il ne s'agit pas d'un faux *self* qui protégerait un vrai *self* de l'empiétement, mais d'un enfant qui – conséquence directe de l'identification aux figures parentales introjectées – vivrait toute forme d'agencement de soi comme dangereuse et destructrice. Identifié à l'agencement de soi, le mal est localisé à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur. Ceci est lié à la propension inconsciente de l'enfant à s'identifier, c'est-à-dire à protéger, à son propre détriment, celui qui s'occupe de lui. Les besoins du parent ont alors la priorité sur ceux de l'enfant. Alice Miller, en soulignant les effets dévastateurs des revendications narcissiques des parents, décrit l'inhibition à exprimer la haine qui en résulte chez l'enfant. Mais elle ne fait qu'effleurer le fait que l'enfant perçoit alors son amour comme une exigence intolérable pour ses parents¹⁰.

En termes de théorie de l'attachement, les concepts de « mentalisation », de « fonction réflexive » et de « soi étranger » offrent un cadre théorique utile si l'on veut comprendre la base de développement de ce genre d'expérience. P. Fonagy, G. Gergely, E. Jurist et M. Target ont décrit avec précision l'importance de l'aptitude parentale à mentaliser et à se relier à eux-mêmes et aux autres en tant qu'êtres psychologiques et émotionnels, ainsi que le rôle central de la fonction réflexive des parents dans la constitution du *self* de l'enfant.

« D'une manière générale, on peut dire que le *self*, en tant qu'agent, naît de la perception qu'a l'enfant de son intentionnalité dans l'esprit de son parent. Lorsque les soins parentaux sont extrêmement insensibles et inadaptés, nous partons du principe que la construction du *self* se fait de manière défectueuse. Nous sommes de l'avis de Winnicott (1967) et pensons que l'enfant qui ne se trouve pas *lui-même* dans l'esprit de sa mère y trouvera la mère. Mais dans ces cas-là, l'autre intériorisé reste *étranger* et n'est pas relié aux structures du *self* constitutif¹¹. »

Fonagy et ses coauteurs¹² suggèrent que l'« absence d'objet réflexif dans le vécu d'un enfant génère, au sein du *self*, un vide où la réalité interne reste sans nom, et parfois redoutée. » Étant donné que la réalité interne inclut le monde émotionnel et motivationnel de l'enfant dans son entier, il faut que tout cela soit également éliminé comme étranger et dangereux. C'est-à-dire que l'enfant échoue, lui aussi, à développer la capacité à mentaliser, à élaborer des rapports avec son propre esprit et ses propres émotions. Et en ce sens, il écarte avec succès tout sentiment d'agencement de soi. Le soi, au sens jungien du terme, ne peut pas être détruit, mais il peut, à titre défensif, être isolé de l'impact de

10. A. Miller, *op. cit.*

11. P. Fonagy, G. Gergely, E. Jurist, M. Target, *Affect Regulation, Mentalization and the Development of the Self*, New York, Other Press, 2002, p. 11.

12. *Ibid.*, p. 419.

toute expérience via la création de défenses impénétrables. Celles-ci ont été décrites par Michael Fordham¹³ comme des défenses du soi. À mon avis, l'inhibition défensive de la fonction réflexive, telle que la décrivent Fonagy et ses coauteurs, se recoupe sensiblement avec le concept de défense du soi chez Fordham. Ce que je veux dire par là, c'est que l'objectif inconscient de ce système de défense est d'inhiber le processus d'individuation et de séparation, perçu comme menaçant les figures d'attachement clés du sujet.

Cette dynamique inconsciente sous-tend et alimente une vaste gamme de manifestations cliniques englobant les troubles du comportement alimentaire, l'automutilation, les addictions, les perversions sexuelles, les phénomènes psychosomatiques et borderline. Cela peut aller jusqu'à une dissociation complète de toute forme de relation et de désir, parfois aussi à un besoin dévorant d'être en fusion totale avec l'autre, d'avaloir ou d'être avalé par l'objet d'amour¹⁴.

Les états associés aux troubles graves du comportement alimentaire semblent démontrer très clairement l'importance de la peur d'aimer. Catherine Crowther a exploré l'anorexie comme l'une des manifestations des états addictifs où l'on observe un besoin immense d'amour et de relation qu'il faut absolument déplacer et gérer sous forme de relation à la nourriture :

« La personne anorexique, ressentant le besoin comme une tension insupportable, est incapable de démêler la faim émotionnelle de l'avidité corporelle. Elle dévie ses dangereux désirs de leur objet humain (presque toujours la mère) et projette son avidité sur la nourriture. Elle vit dans l'illusion que son vrai moi est avalé et englouti par la nourriture si celle-ci peut se frayer un chemin vers l'intérieur de son corps. Ce qui émerge dans le transfert, c'est que tout besoin d'une autre personne est perçu comme une perte de contrôle et une reddition sans condition à la personne susceptible de remplir ce besoin qui menace presque de la dévorer. En d'autres termes : c'est la terreur de la dépendance normale¹⁵. »

Catherine Crowther conçoit le retrait schizoïde comme une forme de défense catastrophique en réponse à cette terreur :

« Cette claustrophobie l'incite à se retirer émotionnellement de la relation, à garder ses distances et à proclamer son autosuffisance – il y a donc fuite narcissique. Cette fuite devient à son tour un lieu d'abandon et

13. M. Fordham, « Defences of the self », *Explorations into the Self*, London, The Library of Analytical Psychology, vol. 7, Academic Press, 1985.

14. C. Crowther, « Addictive states of mind ». En attente de publication, 2004 ; J. Knox, « Sex, shame and the transcendent function : The function of fantasy in self-development », *Journal of Analytical Psychology*, 2005, 50, 5, p. 617-640 ; E. Seligman, « The half-alive ones », *Journal of Analytical Psychology*, 1982, 27, 1, p. 1-20 ; M. Sidoli, « When meaning gets lost in the body : Psychosomatic disturbance as a failure of the transcendent function », *Journal of Analytical Psychology*, 1993, 38, 2, p. 175 ; M. Wilkinson, « Undoing trauma : Contemporary neuroscience. A Jungian clinical Perspective », *Journal of Analytical Psychology*, 2003, 48, 2, p. 235-254.

15. C. Crowther, *op. cit.*

d'isolement, de séparation terrifiante, associée à des affects extrêmement douloureux, d'où un retour au point de départ, avec des désirs de fusion bienheureuse et sûre à autrui¹⁶. »

Hilde Bruch¹⁷ voit elle aussi cet état dissociatif comme faisant partie intégrante de l'anorexie. Elle cite l'une de ses patientes anorexiques : « Je suis complètement isolée, je suis dans un globe de verre. Je vois les gens à travers une paroi de verre. Leurs voix parviennent jusqu'à moi, j'aimerais tant entrer vraiment en contact avec eux. J'essaie, mais ils ne m'entendent pas. » Ogden suggère que l'enfant intériorise la mort intérieure qu'il perçoit chez la mère ou dans le couple parental comme étant la sienne propre¹⁸. Dans le même ordre d'idées, André Green¹⁹ avance que l'enfant vit la dépression maternelle comme une mort mutuelle.

Tous ces auteurs décrivent une expérience subjective de mort psychique interne, mais je ne pense pas qu'ils apportent une explication adéquate à la logique inconsciente qui génère cet état, le fantasme de domination totale par un « autre » interne – qui entretient le pouvoir destructeur du déni de l'amour et de la relation. Si les parents ne sont pas aptes à mentaliser, s'ils n'ont pas de modèle interne d'eux-mêmes et des autres opérant en tant qu'êtres psychologiques et émotionnels, alors leurs relations reposent sur un plan primitif d'agencement de soi, dans lequel chacun ne se sent vivant qu'à condition d'avoir un impact comportemental et émotionnel direct sur l'autre. C'est ce que Fonagy décrit comme un stade précoce du développement de l'agencement de soi, le *self* étant à ce stade un agent téléologique et intentionnel antérieur à l'émergence de la mentalisation²⁰.

Fonagy et ses collègues explorent la dynamique inconsciente qui se met en place lorsque l'interaction mère/enfant et la fonction réflexive ont été perturbées au cours du développement précoce. Cependant, ils ne décrivent pas ce type d'agencement de soi du point de vue de l'évolution, en tant que forme primitive de communication à laquelle on peut recourir lorsque la survie semble menacée. Terrence Deacon pose qu'« il ne faudrait pas oublier qu'une fraction importante du répertoire de communication d'une espèce a pu être mis en place à des fins de manipulation », de manière à s'assurer que le cri d'alarme d'un individu crée le même état émotionnel – dans ce cas, l'inquiétude – chez tous les autres membres présents de la même espèce²¹.

16. *Ibid.*

17. H. Bruch, *Les Yeux et le ventre*, Paris, Payot & Rivages, 1994.

18. T. H. Ogden, *Reverie and Interpretation : Sensing Something Human*, London, Karnac Books, 1999, p. 183.

19. A. Green, « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éd. de Minuit, 1983.

20. P. Fonagy, G. Gergely, *op. cit.*

21. T. Deacon, *The Symbolic Species : The Co-Evolution of Language and the Brain*, New York - London, W. W. Norton & Co., 1997, p. 426.

En termes d'évolution, le phénomène a une forte valeur de survie dans le monde animal, en ce sens que le cri d'alarme d'un seul animal du groupe assure la fuite de tous à l'approche du prédateur. C'est un système sous-cortical qui fonctionne automatiquement et ne laisse aucune alternative quant au choix de la réponse. Vu sous cet angle, c'est un système de contrôle, il est coercitif et déclenche une réponse émotionnelle spécifique chez les autres animaux. C'est ce que Deacon appelle la communication indexée²². Il s'agit d'un schéma relationnel dans lequel la communication n'a qu'une signification possible – comme le cri d'alarme de l'animal – et sa fonction est de susciter une réponse comportementale ou émotionnelle spécifique de la part de l'autre personne, sans lui laisser aucune latitude pour réfléchir à cette réponse ou choisir une alternative. Voilà pourquoi les métaphores sont si dangereuses, comme le reconnaissait Milan Kundera dans la citation en exergue à cet article. Elles reflètent la capacité de fonctionnement symbolique, possible uniquement au niveau le plus élaboré d'agencement de soi, celui du *self* autobiographique. À ce niveau de fonctionnement, il est également possible d'aimer une autre personne, reconnue comme séparée de soi-même.

Une mère dont l'agencement de soi fonctionne au niveau téléologique s'appuie sur la communication indexée, quand bien même elle utilise des mots qui sont, bien entendu, des symboles. Le fait est que les mots ne signifient pas ce qu'ils disent parce que les signaux émotionnels inconscients véhiculés par la mère, par exemple en termes de langage corporel, d'expression faciale ou de ton de la voix, exercent une pression bien spécifique sur l'enfant, quel que soit le message verbal conscient. L'enfant se sent contraint, manipulé et constamment soumis à une intrusion. Ce genre d'interventionnisme parental peut saper, voire annihiler, le sentiment d'auto-agencement de l'enfant et de sa valeur en tant que personne indépendante, allant jusqu'au rejet et à l'humiliation. Cela contribue à la « destruction de l'esprit personnel²³ » qu'a si bien décrite Donald Kalsched, mais aussi des théoriciens de l'attachement comme Hopper²⁴. Dans le présent article, je voudrais explorer plus avant les diverses formes que peut revêtir ce traumatisme relationnel, ainsi que la nature des réactions de défense qu'il suscite. Mais je commencerai par proposer des illustrations cliniques de ce type d'expériences. Je m'attacherai dans un premier temps aux rêves d'un ancien patient, avant d'apporter quelques informations générales qui nous aideront à comprendre comment il en est arrivé là.

22. *Ibid.*, p. 235.

23. D. Kalsched, *The Inner World of Trauma: Archetypal Defenses of the Personal Spirit*, London-New York, Routledge, 1996, p. 3 ; Donald Kalsched y décrit le *personal spirit* comme étant « l'essence mystérieuse qui anime la personnalité ».

24. E. Hopper, « Encapsulation as a defence against the fear of annihilation », *International Journal of Psychoanalysis*, 1991, 72, 4, p. 607-624.

Étude de cas

I. RÊVES

- 1 / Le patient est dans un bateau avec quelques collègues. Ils vont leur chemin sans but apparent et il ne se sent pas vraiment impliqué. Les autres semblent l'ignorer. Le paysage est agréable, mais il ne sait pas très bien ce qu'il fait là ni où ils vont.
- 2 / Il se trouve dans un grand immeuble rempli de nazis. C'est effrayant et dangereux. Il doit descendre par un escalier roulant, mais il ne le veut pas, car celui-ci débouche sur une obscurité dense où il ne peut ni voir ni s'orienter.
- 3 / Il est dans un grand manoir anglais et regarde autour de lui. Il arrive à un étroit couloir que quelque chose obstrue en partie. Il craint d'être trop gros pour passer, mais finit par s'apercevoir qu'il le peut. Il rencontre le propriétaire des lieux, qui lui fait penser au directeur d'un établissement scolaire local qu'il a récemment vu jouer dans un spectacle de mime. Il dit à ce propriétaire qu'il est difficile de s'orienter et qu'il serait bon d'installer des panneaux indicateurs.

À mon avis, ces trois rêves illustrent bien la confusion qui est la sienne en matière de relations ; il redoute l'intimité, perçue comme persécutrice. Il a l'impression qu'on lui impose de s'adapter à un ensemble d'attentes très contraignantes, sans que quiconque lui fournisse d'indications quant à ce que l'on attend exactement de lui. Tel est le monde interne kafkaïen qu'il amène en thérapie. Son histoire personnelle va nous aider à comprendre comment les relations d'amour ont fini par lui sembler si dangereuses.

II. HISTOIRE PERSONNELLE

Cet homme – que nous appellerons Alan – vient me voir car il a depuis longtemps des fantasmes de type sadique liés à l'idée de torturer et d'humilier sexuellement des femmes. Cela tourne autour du fait de leur mordre les seins et de les pénétrer avec des objets coupants. Mon patient a honte de ces fantasmes et, durant notre premier entretien, il souligne bien qu'il n'est pas « un mauvais homme ». Il est très soucieux de m'assurer qu'il ne s'agit pour lui en aucun cas de vouloir réaliser ces fantasmes ni de blesser ou de nuire à quiconque. Ces fantasmes sont déclenchés uniquement dans un contexte d'excitation sexuelle ou de masturbation.

Son enfance a été dominée par une mère qui semble être devenue un nazi intérieur. Extrêmement anxieuse et envahissante, elle était incapable de laisser Alan être autre que la personne dont elle avait besoin. Durant son analyse, il fera cette réflexion : « Je ne voulais pas du tout être le genre de personne que j'étais supposé être », et : « Ma mère avait besoin que je sois là pour la combler. »

Absolument incapable de comprendre le point de vue des autres, elle était décontenancée et blessée par la moindre critique. Bien des gens s'éloignèrent d'elle du fait de son attitude inconsciente de supériorité à leur égard, de même que face à toute défaillance ou maladie. Devenue âgée, elle entra en maison de retraite et prit l'habitude de présenter les pensionnaires à son fils avec des phrases comme : « Voici Mme Untel, elle a un cancer. » Comme si cela pouvait la conforter dans l'idée qu'elle était plus forte et moins diminuée qu'eux. Elle avait besoin de croire que les autres étaient moins bien lotis qu'elle. Dans le même temps, elle menait une vie ennuyeuse, accomplissant des tâches administratives monotones qu'elle détestait, en faisant bien savoir à ses enfants qu'elle n'y consentait qu'afin de gagner de l'argent pour eux, le salaire de leur père étant insuffisant. Alan se souvenait de voyages en voiture avec elle où il se sentait prisonnier, littéralement empoisonné par la fumée des cigarettes de sa mère ou par ses critiques acerbes à l'égard d'autres membres de la famille.

Enfant, Alan s'était senti étroitement lié à elle, mais il se rappela que, dès son plus jeune âge, il l'avait trouvée physiquement repoussante. Quand elle le prenait dans ses bras, cela lui évoquait le contact d'un serpent. D'autres fois, sa présence lui avait donné l'impression de se couper avec des tessons de verre. Il ne pouvait pas la regarder droit dans les yeux, car son visage lui faisait peur. Il avait appris très tôt que la contredire ou la défier était pour elle quelque chose d'effrayant et de douloureux – ce qui lui donnait l'impression d'être vraiment méchant. Il dit qu'elle envahissait son esprit parce qu'elle contrôlait et planifiait toute sa vie. Il avait appris à lui cacher ses sentiments et, finalement, à se les cacher à lui-même. Il devait avoir 6 ou 7 ans lorsque, une nuit qu'il s'était réveillé et était allé se chercher un verre d'eau, il avait eu envie de la réveiller en lui jetant cette eau au visage. Il avait résisté à cette pulsion. En choisissant de ne pas lancer ce verre d'eau à la tête de sa mère, il apprenait déjà à se déconnecter des relations d'amour, tirant satisfaction du fait de maîtriser son intense désir d'avoir un impact sur elle. S'il lui avait jeté cette eau au visage, il aurait montré combien il était en colère et, par conséquent, qu'elle comptait pour lui. L'autre aspect du tableau était sa peur d'être abandonné. Dans son rêve le plus lointain, on le laissait au bord de la route, ses parents s'éloignant dans une voiture bleue.

Son père était quelqu'un de pratiquement invisible. À part son travail, rien ne l'intéressait. Il mangeait tout ce que lui servait sa femme et semblait n'avoir ni préférences ni opinions propres. Le couple ne se disputait jamais. Alan dit notamment que son père avait payé la sécurité dont il avait joui dans son mariage du prix de la castration. Le passé du père d'Alan demeurait un mystère. Il ne parlait jamais de son enfance ni de sa famille, et il avait rompu toute relation avec celle-ci. Au cours de l'analyse, Alan contacta un cousin perdu de vue depuis longtemps et l'interrogea sur l'histoire de sa famille paternelle. Il découvrit que le père de son père, par ailleurs un tyran sadique, avait coutume de resquiller jusqu'aux limites de la légalité. Le père d'Alan avait quitté la mai-

son à l'âge de 18 ans et, d'après ce que savait Alan, il n'avait revu son père qu'une fois depuis. Alan était marié, mais n'avait eu de relations sexuelles avec sa femme que durant une brève période précédant leur mariage. Les relations sexuelles avaient ensuite cessé et ils avaient adopté des enfants.

Les fantasmes sadiques traduisaient de façon frappante son vécu de l'intimité comme quelque chose de douloureux et de pervers, tant pour lui-même que pour les autres. Il s'identifiait clairement aux femmes torturées et s'intéressait de près aux suffragettes. En ce sens, ses fantasmes reflétaient la mère persécutrice qui avait besoin de le contrôler entièrement et le pénétrait de son anxiété et de ses exigences de conformité totale à ses points de vue. Le deuxième rêve, avec l'immeuble rempli de nazis, représentait ses relations à ses objets persécuteurs internes et l'annihilation de son propre sentiment d'identité (descendre l'escalier roulant vers l'obscurité) que sa mère exigeait inconsciemment de lui. Les fantasmes sadiques représentaient également sa propre conviction que le fait d'être une personne séparée, dotée de besoins et de désirs propres, serait profondément douloureux pour sa mère. Cela reviendrait à la torturer avec des objets coupants. Il craignait inconsciemment que son désir et sa sexualité puissent s'imposer à sa femme de façon douloureuse et sadique, un point de vue qu'elle semblait partager inconsciemment, puisque l'absence de relations sexuelles n'avait jamais vraiment posé de problème au couple.

Le premier analyste d'Alan (lors d'une brève tentative d'analyse remontant à ses 20 ans environ) avait proposé une interprétation qui avait fait grande impression sur mon patient lorsque celui-ci lui avait demandé un jour s'il avait des enfants. L'analyste avait répondu : « Vous voulez dire si j'ai des petits esclaves ? » Cette réflexion rendait parfaitement compte de l'enfance d'Alan, qu'il avait vécue comme s'il n'existait que pour répondre aux besoins et aux attentes de sa mère. Ce premier analyste lui avait également fait savoir qu'à son sens, Alan avait dû ressentir un triomphe œdipien par rapport à son père – puisque c'était lui le partenaire intime de sa mère. La fureur accompagnant cette forme supplémentaire d'esclavage avait très bien pu prendre la forme d'agressions sadiques sur les femmes suscitant son désir sexuel, inconsciemment incestueux. Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pu avoir de relations sexuelles avec sa femme. Face à tant d'angoisse et de haine intériorisées, l'intimité amoureuse est impossible.

Le déni de soi dans les relations – aspects cliniques et développementaux

Pour Fairbairn, l'angoisse fondamentale qui sous-tend le retrait schizoïde vient du désespoir que génère le sentiment de ne pas être digne d'amour, de ne pas avoir de valeur ou de représenter un danger pour ceux que l'on aime le plus.

« La grande tragédie de l'individu schizoïde, c'est que son amour lui semble destructeur. Et c'est parce que son amour semble si dévastateur qu'il éprouve de telles difficultés à diriger sa libido vers des objets de la réalité extérieure. Il se met à avoir peur d'aimer. Voilà pourquoi il élève des barrières entre ses objets et lui-même²⁵. »

Quand il parle d'ériger des barrières entre l'objet et le *self*, Fairbairn décrit un état de dissociation défensive, et ces barrières existent entre le *self* et ses objets, qu'ils soient internes ou externes. Mollon²⁶ définit la dissociation comme un état « impliquant un degré de détachement d'une partie de l'esprit par rapport à ce que vit une autre partie ». Ce qui a, selon moi, des conséquences de taille, car pour ce faire, les défenses dissociatives dépouillent événements et expériences de leur sens ; en effet, le sens dépend des processus intégratifs de la fonction transcendante, laquelle compare et oppose les expériences conscientes et inconscientes, ce qui permet de créer de nouveaux symboles²⁷. J'ai exploré ailleurs de quelle façon les neurosciences contemporaines et la théorie de l'attachement nous aident à étendre l'usage que Jung faisait de ce terme à l'origine. Nous pouvons ainsi l'identifier comme étant le processus essentiel par lequel l'esprit humain traite l'information à partir d'un ensemble de sources internes et externes, analysant similarités et différences, et intégrant le résultat à de nouvelles formes de compréhension²⁸. Les théoriciens de l'attachement nomment ce processus *évaluation*, et la recherche donne à penser qu'il se fonde sur l'intégration des savoirs explicite et implicite²⁹.

La dissociation frappe au cœur de ce processus fondamental, à travers lequel se développent un sens et un symbolisme nouveaux. Cela empêche d'identifier similarité et différence entre un nouvel événement et une expérience ancienne, entre savoir explicite conscient et savoir implicite inconscient, entre connaissance et émotion, ou, ce qui est primordial pour le sujet qui nous occupe, entre le *self* et l'objet. S'élabore alors un système de défense rigide qui vide toute expérience du sentiment de soi. Des théoriciens de l'attachement comme Peter Fonagy ont décrit ce déni de sa propre subjectivité ou de celle des autres comme une inhibition défensive de la fonction réflexive, de la perception inconsciente de soi ou des autres comme des êtres mentaux et émotionnels³⁰.

25. W. Fairbairn, « A revised psychopathology of the psychoses and psychoneuroses » (1941), *Psychoanalytic Studies of the Personality*, London, Tavistock Publications, 1952, 72, 4, p. 639-656.

26. Ph. Mollon, *Multiple Selves, Multiple Voices: Working with Trauma, Violation and Dissociation*, Chichester, John Wiley & Sons, 2001, p. 4.

27. C. G. Jung, *Types psychologiques*, Genève, Georg, 1986, p. 468-476.

28. J. Knox, *Archetype, Attachment, Analysis: Jungian Psychology and the Emergent Mind*, London, Brunner-Routledge, 2003.

29. J. Fosshage, « The explicit and implicit dance in psychoanalytic change », *Journal of Analytical Psychology*, 2004, 49, 1, p. 49-66 ; D.J. Siegel, « An interpersonal neurobiology of psychotherapy », *Healing Trauma: Attachment, Mind, Body, and Brain*, Eds M. Solomon, D. Siegel, New York - London, W. W. Norton & Co., 2003.

30. P. Fonagy, « Thinking about thinking : Some clinical and theoretical considerations in the treatment of the borderline patient », *op. cit.*

C'est là un processus qui repose sur une grave atteinte de la fonction transcendante. Pour utiliser les termes de Bion, c'est le lien qui est attaqué³¹. Fonction transcendante et mise en lien décrivent l'une et l'autre la capacité de l'esprit à établir des connexions entre les contenus mentaux, et c'est ce processus faiseur de sens fondamental qui est inhibé par la dissociation.

À mon avis, si, dans son fantasme dominant et fondamental, un individu n'a pas le droit d'exister en tant que personne indépendante aux yeux de l'autre, alors, la compensation que fournit l'inconscient sous forme de rêves et d'autres images ne suffit pas en elle-même à surmonter le déni défensif de soi, contrairement à ce que propose la théorie jungienne classique. Rêves, fantasmes ou mises en actes inconscientes ne sont perçus comme chargés de sens qu'en tant qu'ils sont investis de désir et de passion, d'implication émotionnelle du *self* par rapport à l'autre. Sinon, les images symboliques de l'inconscient se mettent à perdre leurs qualités vivifiantes et elles sont vécues comme dangereuses et/ou dépourvues de sens. C'est donc la créativité même de l'inconscient qui doit être attaquée et le processus d'individuation détruit de façon répétitive et triomphante. Je pense que c'est là la base de « l'addiction à frôler la mort » dont parle Betty Joseph³², encore que je propose un angle étiologique différent en suggérant que la destruction du sens de sa propre identité autonome et de son propre désir est un sacrifice nécessaire si l'on veut pouvoir être aimé de l'autre.

C'est le roman de Joanne Greenberg, *I Never Promised you a Rose Garden*³³, qui rend le mieux compte de ce phénomène en littérature. Sous forme de fiction, elle y expose sa thérapie avec Frieda Fromm-Reichmann, et cet ouvrage – encore qu'un peu sentimental çà et là – restitue avec éloquence la terreur qu'elle éprouvait à l'idée d'exister vraiment, d'être une personne dotée d'une identité indépendante propre. La patiente, Déborah (diagnostiquée schizophrène, encore que l'on parlerait aujourd'hui plutôt de grave trouble de la personnalité de type borderline), s'est construit un monde imaginaire, Yr, superbe mais terrifiant, peuplé de dieux, alors qu'elle ne peut voir le monde réel que dans une platitude monochrome où elle n'existe pas en tant qu'elle-même, mais uniquement sous forme de poupée-robot. Toute tentative de s'impliquer dans ce monde, d'aimer, de prendre plaisir à quoi ou à qui que ce soit, entraînerait une terrible punition des dieux et de leur agent le Censeur. En effet, non seulement le monde réel risquerait de la détruire, mais elle-même risquerait – à la moindre tentative de proximité ou d'intimité – de détruire les personnes existantes. Elle dit à son analyste qu'elle a détruit sa sœur, puis elle ajoute : « Je ne l'ai pas fait exprès, elle a été exposée à mon essence. Celle-ci porte un nom, Yr, c'est mon moi-même, et c'est empoisonné... c'est quelque chose qui m'est

31. W. R. Bion, *Transformations : Passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, PUF, 1982.

32. B. Joseph, « Addiction to near-death », *International Journal of Psychoanalysis*, 1982, 63, p. 449-456.

33. J. Greenberg, *I Never Promised you a Rose Garden*, Topeka, Tandem Library, 1964.

propre, une sécrétion, comme la transpiration. C'est l'expression de ma "Déborahité", et c'est toxique. » Non pas que Déborah soit particulièrement égoïste et destructrice, c'est plutôt que son existence même est un poison pour ceux qu'elle aime. Ce sentiment qu'elle a d'elle-même comme étant dévastatrice la conduit à nier la réalité de sa propre existence et débouche sur un clivage de toute son inventivité, de toute sa créativité comme étant séparées d'elle, un monde qu'elle perçoit comme distinct, autre, et non pas comme une construction issue de son imagination. Posséder ce monde reviendrait à reconnaître ce symbolisme inconscient et cet imaginaire comme faisant partie d'elle-même. Ses tentatives de plus en plus désespérées pour les nier en tant qu'expressions de son moi font que le royaume d'Yr devient pour elle un état de plus en plus sombre, dangereux et persécuteur.

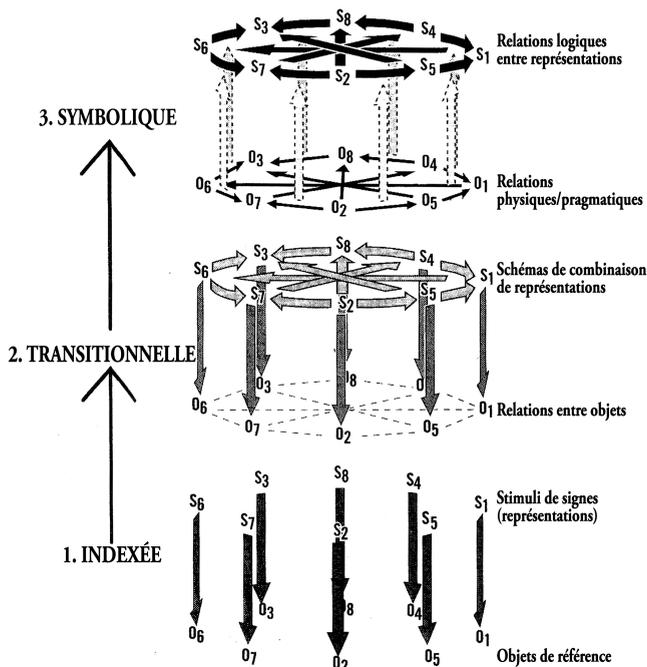
Warren Colman a exploré la nature du vrai symbolisme en tant que « capacité à reconnaître l'absence de ce qu'on imagine du monde de la réalité matérielle », de sorte qu'un symbole « indique ce qu'il représente sans être ce qu'il représente »³⁴. Je dirais que, si l'on considère l'indépendance du symbole par rapport à l'objet, un vrai symbole transporte également plus de sens que l'objet spécifique auquel il semble se référer. Deacon aborde les différences entre la communication symbolique et les autres modes de communication, en rapport avec le développement du langage. Mais il étend la comparaison à la communication émotionnelle, ce qui n'est pas sans implications pour la théorie et la pratique analytiques. Le point essentiel que souligne Deacon, c'est qu'en termes de communication indexée, une communication est un signe qui non seulement se réfère directement à un objet spécifique, mais qui réussit à contraindre l'autre à accomplir une action donnée. Du point de vue du destinataire, elle ne véhicule qu'une seule signification, à savoir la nature de la réponse exigée.

Par opposition, dans toute communication, la dimension symbolique suppose des significations multiples. Un niveau totalement symbolique de fonctionnement mental est celui d'un riche réseau de pensées, d'aspirations, de croyances et de peurs que l'on peut explorer, et auxquelles on peut se relier pour elles-mêmes, et non pas pour déclencher chez l'autre une action ou une réponse émotionnelle. C'est un état d'esprit authentiquement symbolique en ce sens qu'en fin de compte, aucune coercition ni manipulation ne s'exerce sur l'autre qui, en l'absence d'injonction émotionnelle à fournir une réponse donnée, se sent libre de réagir de manière symbolique à cette communication. On ne se situe pas dans le registre de la « fusion pensée-action »³⁵.

34. W. Colman, « Imagination and the imaginary », *Journal of Analytical Psychology*, 2006, 51, 1, p. 21-42.

35. S. Rachman, R. Shafran, « Cognitive distortions : Thought-action fusion », *Clinical Psychology & Psychotherapy*, 1999, 6, p. 80-85.

Deacon a élaboré un schéma qui illustre bien ces deux sortes de communication :



Reproduit avec l'aimable autorisation de Terrence Deacon

En guise d'introduction à son article *Reverie and Interpretation*, Ogden³⁶ propose une citation de Henry James qui renvoie à la même réalité que le schéma de Deacon, de manière cependant plus poétique :

« L'expérience n'est jamais limitée, et elle n'est jamais complète. C'est une immense sensibilité, comme une gigantesque toile d'araignée, faite de fils de la soie la plus fine, flottant au creux de la conscience, et qui capte dans ses fibres les moindres particules en suspension. C'est l'atmosphère même de l'esprit, et quand l'esprit est imaginaire, il s'imprègne du souffle de vie le plus ténu³⁷. »

Le modèle indexé de relations est manifestement d'une importance capitale pour la survie de l'enfant. Ses cris de détresse déclenchent une réponse viscérale chez le parent qui se précipite pour le protéger. J'ai déve-

36. T. H. Ogden, *op. cit.*

37. H. James, « The art of fiction », *Henry James : Literary Criticism*, New York, Library of America, 1884, p. 44-65.

loppé ailleurs³⁸ l'idée que les archétypes ne sont pas déterminés génétiquement, mais que ce sont des acquisitions remontant à un stade précoce du développement. Le niveau indexé de communication peut être vu comme un *pattern* archétypique, une expérience personnalisée d'agencement de soi dans les relations, qui se met en place dès les premiers jours de la vie de l'enfant. L'impact puissant, et même coercitif, qu'a la communication de l'enfant sur le parent est primordial pour la survie du nouveau-né sans défense.

Cela dit, chez les sujets adultes, la persistance de ce schéma de relation pose un problème de taille, car il relève d'une perception de l'agencement de soi dans laquelle un individu ne se sent exister qu'à condition d'exercer une manipulation ou une coercition directe sur l'autre. Je pense que c'est ce qu'il y a derrière l'identification projective et l'expérience de contre-transfert où l'analyste devient l'objet de coercition ou de manipulation. Expérience qui relève de l'agencement de soi du patient agissant au niveau téléologique (ou indexé, pour reprendre le terme de Deacon). Dans cet état d'esprit, les pensées et les intentions sont inséparables de l'action qu'ils requièrent ou des états émotionnels qu'ils savent si bien susciter chez l'autre. Chez la mère d'Alan, le langage corporel, le ton de la voix, les expressions du visage, tout cela constituait des signaux de contrôle transmettant à Alan un unique message : la survie de sa mère dépendait du fait d'être constamment en état d'harmonie et d'identité avec lui, ce par quoi il la validait dans son rôle de mère. La moindre critique, le plus infime rejet de sa part l'auraient détruite.

Dans ce contexte, les fantasmes d'Alan véhiculent une perception des relations comme étant persécutrices et sadiques, ainsi que le montre le deuxième rêve. Ceci provient d'une intense anxiété intrusive provenant de sa mère – une mère qui vit la relation dans la fusion et de ce fait est totalement incapable de permettre à son mari ou à ses enfants d'être des individus à part entière, dotés d'un esprit et de désirs propres. Une telle mère est impuissante à se faire le miroir des émotions de son bébé, une aptitude dont Sue Gerhardt³⁹ a su décrire l'importance de manière si frappante dans son livre *Why Love Matters*. Pour quelqu'un dont la croyance ou le fantasme inconscient est qu'être soi-même constitue un crime, faire des choix signifie avoir un avis à soi, ce qui entraîne une punition de la part du puissant « autre » qui ne conçoit la relation qu'en termes de soi-objet, par le biais de la coercition ou de la manipulation.

Le premier et le troisième rêve véhiculent son retrait dans la non-relation ; dans le premier, il est « en mer », ne sachant pas pourquoi il est là ni ce qu'il y fait. Un tel comportement prend très probablement sa source dans son identification au détachement défensif de son père. À mon avis, le troisième rêve est plus directement lié à l'analyse, à son sentiment de devoir correspondre à mes attentes (le couloir étroit) et à son désir anxieux que je lui indique la direction à

38. J. Knox, *Archetypes, Attachment, Analysis: Jungian Psychology and the Emergent Mind*, op. cit.

39. S. Gerhardt, *Why Love Matters: How Affection Shapes a Baby's Brain*, London, Brunner-Routledge, 2005.

prendre, que je lui dise ce que je voudrais qu'il fasse. Il peut aussi rendre compte de son secret mépris pour moi en tant que personne impliquée dans un simulacre élaboré de relation à laquelle il refuse de prendre part.

Les distorsions du comportement que manifeste cet état de détachement défensif proviennent d'une inhibition de la fonction transcendante et du processus d'individuation. Elles empêchent le glissement de la communication indexée vers la communication symbolique. À l'origine, le sentiment du *self* en développement chez l'enfant – son mode de survie, en fait – provient de la possibilité de provoquer un impact physique et comportemental direct sur celui qui prend soin de lui. C'est dire si une réponse parfaitement accordée est cruciale au cours des premiers mois de la vie. C'est ce qui permet au sentiment téléologique de soi de se développer, car l'enfant fait l'expérience de l'agencement en créant de manière répétitive des situations où la réponse de celui qui s'occupe de lui est prévisible. On peut dire avec Deacon que cela repose sur la communication indexée, où les signaux émis par l'un garantissent une réponse prévisible de la part de l'autre. À ce stade, comme l'a souligné Winnicott, ce serait une catastrophe si l'enfant devait perdre ses illusions quant à son rôle dans la création de la réponse maternelle⁴⁰.

Démarcation et individuation croissantes requièrent de la part de celui qui dispense les soins une réponse émotionnelle proche de celle de l'enfant, sans toutefois lui être identique. Elle permet à l'enfant de prendre conscience du fait que ses désirs ont été communiqués à la personne destinataire qui les a compris, les a traités et y a répondu de manière à refléter aussi bien l'intentionnalité de l'enfant que la sienne propre. À ce stade, un accord parfait ne permettrait pas que se développe le sens d'un *self* intentionnel et réflexif, car il y manquerait l'expérience du dialogue avec un esprit autre et différent. Gergely et Watson⁴¹ utilisent le terme de « marquage » pour décrire la mère qui délibérément exagère la réponse à son bébé. Selon eux, cela permet au bébé d'identifier la réaction de sa mère comme une réponse à son comportement (il se retrouve lui-même en l'autre). Cette forme de réponse en miroir est contingente et imparfaite en ce sens qu'elle véhicule l'état d'esprit de la mère autant que celui de l'enfant.

Il est donc prévisible que des problèmes se poseront à des moments clés du développement de l'enfant si la fonction réflexive fait défaut à sa mère, notamment la conscience d'elle-même et de son bébé en tant qu'êtres humains autonomes sur le plan mental et émotionnel. Elle n'établit de relation qu'au niveau téléologique/indexé, s'efforçant de maintenir un assujettissement parfait et une identité totale avec son enfant, longtemps après que le stade a été atteint où le bébé a besoin d'amorcer les processus de séparation et d'indivi-

40. D. W. Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. Une étude de la première possession non-moi » (1951), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

41. G. Gergely, J. Watson, « The social biofeedback model of parental affective mirroring », *International Journal of Psychoanalysis*, 1996, 77, p. 1181-1212.

duction. Elle ne se sent bonne et valorisée qu'à condition d'être en harmonie totale avec son bébé, et elle l'utilise comme substitut du parent réflexif intérieur qui lui manque à elle. Sa communication avec l'enfant en reste au niveau indexé, ce qui fait que ce dernier y voit des tentatives intrusives et coercitives pour obtenir de sa part des réponses comportementales et émotionnelles données sans rapport avec son état d'esprit à lui. Dans la psyché de l'enfant se met en place une identité perçue comme étrangère, comme un *self* étranger⁴².

Si la mère réagit par le rejet à chaque fois que son enfant amorce une séparation, elle lui semblera s'opposer à toute forme de développement chez lui, et ils ne seront plus en communion. L'autonomie et l'individuation adoptent de ce fait une connotation négative qui prend une valeur absolue : il n'y a plus de notion de « comme si ». L'enfant en vient à croire qu'il a pour tâche de faire plaisir à son parent, car il n'y a qu'un avis, celui du parent, dont les besoins et les désirs sont toujours primordiaux. Chez Alan, la peur d'aimer et d'être aimé était générée par le fait que sa mère attendait de lui une réponse parfaitement en harmonie avec ses propres désirs. Il ne pouvait donc pas avoir de pensées, de désirs, de besoins, d'émotions ni d'identité sexuelle propre.

J'é mets l'hypothèse que c'est l'expérience inconsciente du *self* en tant qu'objet qui détermine et maintient ce genre d'état, à titre de défense contre la croyance inconsciente que le sentiment d'existence des parents dépend de la soumission totale de l'enfant. Mais pourquoi un enfant participerait-il à l'oblitération de son propre agencement de soi ? Peut-être pour éviter de subir le sort de Prométhée, avec des parents qui, tels des parasites, se nourriraient de sa substance vitale. Des parents qui, incapables de puiser en eux-mêmes leur vitalité, absorberaient celle de leur enfant. Tout signe d'identité propre chez l'enfant – que ce soit sous forme de besoin affectif ou d'autonomie croissante – sera en butte à une crise de jalousie du type de celle du supermarché, décrite précédemment.

La tâche analytique

Le patient adulte apporte son vécu d'enfance qui se verra inversé au cours du processus analytique. Il ne s'agit plus pour lui d'arriver à comprendre, mais bien d'être compris par l'analyste, puis de se conformer à cette compréhension. Les informations que fournit l'analyste ne sont pas vécues comme s'adressant à un esprit indépendant, susceptible d'en faire usage pour ses propres besoins, mais comme des instructions afin que lui, le patient, accède aux besoins de l'analyste. Le patient croit que l'analyste agit comme son parent, par la coercition ou la manipulation, et qu'il fonctionne au niveau indexé. Ce qui débouche sur le type d'inertie dont j'ai fait l'expérience avec Alan. Il ne s'autorisait tout simple-

42. P. Fonagy *et al.*, *op. cit.* ; M. Rotmann, « The alienness of the unconscious : On Laplanche's theory of seduction », *Journal of Analytical Psychology*, 2002, 47, 2, p. 265-278.

ment pas à me demander quoi que ce soit ni à avoir besoin de moi en aucune façon. Je lui ai souvent expliqué que pour lui, cela aurait entraîné le risque de s'exposer à nouveau au pouvoir d'une mère dominante, ayant besoin de le contrôler, et qui l'humilierait s'il faisait montre de besoin, de désir ou d'amour.

Au cours de son analyse avec moi, il adoptera une neutralité terne, se retenant de toute manifestation affective. Aucune intensité émotionnelle, si ce n'est lors de brefs éclats de colère narcissique lorsqu'il se sent humilié par les autres ou par les défaillances de son propre corps. Dans de telles situations, il se sent remué, mais aussi en pleine confusion, comme si son esprit était embrumé, ce que je comprends comme une forme de dissociation, un évitement défensif de la portée émotionnelle de son expérience. Toute cette émotion reste secrète, de même qu'elle l'était avec sa mère. Je pense qu'*in petto*, il devait triompher en voyant combien peu de ce que je disais n'arrivait à percer son barrage émotionnel. La plupart du temps, il parvenait à me cacher tant son amour que sa haine. Petit à petit, j'ai fini par comprendre que, dans l'analyse, une bonne partie de son investissement émotionnel consistait à tenter d'empêcher – souvent avec succès – tout impact émotionnel sur moi. Éveiller mon intérêt à son égard eût été risquer que je ne devienne la mère dominante et intrusive, rongéant perpétuellement l'intérieur de son esprit, ainsi que le faisait l'aigle avec Prométhée.

Alan avait appris très tôt à éviter de donner à sa mère interne « nazie », quoi que ce soit de lui dont elle puisse se nourrir. Dans l'analyse, il avait recréé cette situation avec moi et il m'arrivait de ne plus savoir quelle attitude adopter vis-à-vis de lui. Je me suis maintes fois retrouvée sans pensée ni sentiment propre à son endroit, comme si j'étais devenue aussi neutre et indifférente que lui. Au fur et à mesure que j'en devenais consciente, j'ai commencé à pointer les différentes manières dont il semblait détourner mon attention de son monde intérieur. Ainsi des nombreuses occasions où il semblait m'inviter à me joindre à ses critiques d'autres personnes, un schéma qui reproduisait sa complicité avec les critiques acerbes de sa mère, afin de détourner de lui la négativité de cette dernière. Résultat : il avait commencé à reconnaître sa terreur de se découvrir vulnérable. Par exemple, il arrivait presque toujours dix minutes environ avant la séance et restait assis dans sa voiture en bas de chez moi, à réfléchir à ce qu'il allait pouvoir me raconter. Il disait avoir besoin de ne m'apporter que du matériel préparé à l'avance, pour me le présenter de manière à en garder le contrôle. Lorsqu'il apportait des rêves en séance, il les racontait et puis en donnait aussitôt sa propre interprétation, devant une quelconque intervention de ma part, comme s'il avait peur que je devienne une mère nazie, pénétrante et intrusive, m'appropriant et contrôlant sa production symbolique. Aussi aucun processus symbolique ne pouvait-il prendre naissance entre nous. Il ne devait y avoir ni relation ni *conjunctio*, afin qu'aucune expérience vivante ne survienne entre nous.

Sa crainte était que toute émotion ou pensée spontanée le mette à la merci du sens que je pourrais en extraire. Pour quiconque croit inconsciemment que

l'analyste/parent ne peut tolérer aucune preuve de l'existence psychique indépendante de l'autre, il y a un vrai risque que les interprétations de l'analyste soient perçues comme de la coercition ou de la manipulation. Plus l'analyste essaie de lui présenter des observations factuelles et objectives, plus le patient se sentira annihilé par ce qu'il perçoit comme une injonction à devenir l'objet que l'analyste semble décrire plutôt que le sujet que le patient a si désespérément besoin de faire exister.

Dans la théorie jungienne, c'est en activant l'ombre que l'on peut sortir de cette impasse. Mais Alan avait appris très tôt à réprimer toute expression de cette ombre. Le fait qu'il ait résisté à la pulsion de jeter un verre d'eau à sa mère en est un exemple précoce. Au cours de l'analyse, son attitude consistait à éviter tout conflit avec moi en niant mes interprétations par le biais de réactions diverses, comme l'étonnement, l'incompréhension ou une sorte de tolérance amusée face à ces drôles de choses que les analystes disent parfois. Au début, sa tactique d'évitement de la séparation arrivait à me réduire à une posture de silence analytique masochiste, en ce que je ne trouvais pas moyen de parler du vide et de l'absence de la relation analytique. Mes tentatives d'offrir des interprétations susceptibles de pénétrer son inertie étaient perçues comme coercitives, comme si je l'obligeais à y répondre et à accepter qu'elles le changent. Il semblait impossible d'établir un dialogue dans lequel patient et analyste auraient été des entités séparées, chacun ayant des opinions à lui, avec des mots proposant des communications ouvertes que l'analyste présenterait pour que l'esprit du patient en use à sa guise. Nous restions coincés à un niveau relationnel indexé dans lequel les communications d'Alan, tout comme les miennes, étaient des actions de contrôle et de manipulation.

Pour sortir de cette situation, je devais comprendre à quel point je m'étais identifiée à la projection de la mère nazie, projection qui faisait que toute tentative de pénétrer son système de défense fonctionnait comme une agression sadique pouvant mettre à nu sa faiblesse et l'humilier, tout comme sa mère le faisait avec des remarques du genre « Voici Mme Untel. Elle a un cancer ». Quand j'ai véritablement pris conscience du réel pouvoir inhérent à cette projection, quand j'ai saisi à quel point je m'étais parfois sentie méprisante à l'égard d'Alan, j'ai pu enfin parler de son expérience humiliante sans passage à l'acte sadique.

Pour que l'analyse progresse, il fallait que l'expérience répétée d'une communication symbolique en vienne à remplacer la communication indexée. Et pour commencer, je devais accomplir ce travail au niveau de mon contre-transfert, de mon identification inconsciente à la communication maternelle, coercitive et indexée. Il fallait que je me sente libre de parler à partir de mon propre *self*, sans avoir le sentiment de le torturer ou de l'envahir avec mes mots. C'est à cette seule condition que nous pouvions envisager d'aborder sa peur que, tel un parasite, je me nourrisse de sa propre substance vitale, dans un processus où je le dévorerais à mes propres fins et le détruirais.

Conclusion

J'ai exploré dans cet article ce qui se passe lorsque le développement d'un sentiment d'agencement de soi pleinement mature et réflexif se trouve inhibé, et comment cela fait naître la peur de l'amour et des relations. J'ai indiqué que l'on se trouvait confronté à ce type de problèmes quand les parents, craignant le processus de séparation et d'individuation de leur enfant, ont besoin que ce dernier reste leur propre miroir psychique. À mesure que l'enfant grandit, il en vient à envisager toutes les relations comme potentiellement destructrices de sa subjectivité, de même qu'il craint que son propre processus d'individuation ne menace ses objets d'amour.

La peur latente de s'autoriser à exister en tant que sujet plutôt qu'en tant qu'objet peut générer, en termes de schémas d'attachement, toute la gamme des réactions liées à l'insécurité : l'évitement, l'ambivalence ou la désorganisation, ainsi qu'un grand nombre de problèmes cliniques. Un système inextricable de défenses du *self* peut s'exprimer par une absence atone de relations, ou encore par des cycles de tentatives effrénées de fusion avec l'analyste, aussitôt suivis de violents essais de séparation, souvent alimentés par des épisodes autodestructeurs sous forme d'abus d'alcool, de drogue ou d'automutilation. À travers cet exemple clinique particulier, j'ai essayé de montrer l'inhibition du développement de l'agencement de soi sous-jacente à la peur de l'amour. Le phénomène est ancré dans l'expérience du patient qu'une relation est toujours coercitive, qu'une personne est toujours en train d'en contrôler et d'en dominer directement une autre. Cette expérience a été maintenue par la prédominance d'une forme indexée de communication, dans laquelle les mots, contrôlant les actions, ne relèvent pas de la communication vraiment symbolique.

C'est pourquoi il est capital qu'en matière de travail analytique, l'analyste exprime son ouverture à l'émergence de significations alternatives dans tout échange entre lui et son patient, plutôt que d'essayer d'imposer sa vision des intentions inconscientes de ce dernier. Sans quoi, l'impasse analytique est inévitable. Le travail analytique dégénère alors en une bataille au cours de laquelle chacun lutte pour sa survie, l'analyste pour la survie de sa fonction analytique, et le patient pour son existence psychique même. De fait, chez l'analyste, le sentiment contre-transférentiel que sa propre survie en tant qu'analyste est en jeu doit l'alerter quant au fait que, pour le patient, l'analyste représente une figure parentale exigeant un assujettissement total à ses propres besoins, de même que l'annihilation de son agencement de soi.

La mise en acte d'une telle impasse peut sembler inévitable, du moins jusqu'à un certain point. Cependant, un analyste ouvert à l'exploration de significations symboliques multiples et prêt à appréhender le matériau du point de vue du patient – plutôt que du sien propre –, est à même de permettre à celui-ci de vivre une expérience nouvelle, susceptible de l'amener à renoncer peu à peu à sa propre inertie défensive. La projection du parent dominant, dévorant,

peut alors s'estomper progressivement, à mesure que l'analyste manifeste encore et encore sa propre fonction réflexive – la conscience de son patient comme un être humain séparé, doté d'émotions et d'une psychologie propres. L'expérience est peu à peu intériorisée, activant le processus « comparer et opposer » de la fonction transcendante, qui permet au patient de commencer à se référer à son propre esprit en tant qu'espace psychique symbolique séparé, susceptible d'intégrer l'expérience consciente, le symbolisme inconscient et le sentiment de son *self*.

Traduit de l'anglais par Isabelle El Guedj

BIBLIOGRAPHIE

- C. G. Jung, « La fonction transcendante » (1916), *L'Âme et le soi. Renaissance et individuation*, Paris, Albin Michel, 1990.
- R. Ledermann, « Regression and stagnation », *Journal of Analytical Psychology*, 1991, 36, 4, p. 483-504.
- A. Schore, *Affect Regulation and Disorders of the Self*, New York - London, W. W. Norton & Co., 2003.
- J. Steiner, *Psychic Retreats : Pathological Organization in Psychotic, Neurotic and Borderline Patients*, London, Routledge, 1993.

RÉSUMÉ : *Cet article analyse la peur de l'amour et des relations développée par un enfant que ses parents, incapables de supporter la séparation émotionnelle, tentent de maintenir dans un état d'assujettissement total, alors même qu'il devrait depuis longtemps avoir entamé les processus de séparation et d'individuation. L'enfant est alors un « soi-objet » pour ses parents qui dépendent, s'ils veulent maintenir leur propre sentiment d'identité, des réactions de leur entourage, y compris de celles de leur enfant. À travers le travail clinique avec un patient adulte dont l'histoire reflète pareil processus, c'est l'impact de cette sollicitation de « parentalité inversée » sur le développement de l'enfant qui est exploré ici.*

ABSTRACT : *This paper explores the fear of love and relationship which develops when a child has experienced parents who cannot tolerate emotional separation and so attempt to retain perfect contingency with their infant, long after the infant needs to begin to separate and individuate. The child is a « self-object » for the parents, who depend on the responses of others, including their own child, to maintain a sense of their own identity. The impact of this demand for « reverse parenting » on the child's development is explored and clinical work with an adult patient whose history reflects this process is described.*

Mots-clés : Agencement de soi – Communication indexée – Défenses – Dissociation – Fonction réflexive – Individuation – Symbolisme – Soi.